

CHAPITRE VII.

LOGIQUE DES SCIENCES PRATIQUES.

1. Les sciences pratiques sont définies par le but auquel elles tendent.

La médecine est la science pratique qui a la santé pour but. La grammaire et la rhétorique tendent à perfectionner l'emploi du langage.

2. Il y a un but suprême, qui est comme le résumé de tous les autres, c'est le bonheur et le bien-être.

Le vulgaire désire la santé pour être heureux. Il n'y a pas d'autre but aux efforts des hommes que d'éviter la peine et de trouver le plaisir.

3. Il faut accorder sans démonstration, il faut admettre sans preuve le but final de toute poursuite.

Aucune preuve ne peut être invoquée pour établir que le bonheur est la fin suprême de la conduite humaine. Nous devons nous contenter de ce fait que le genre humain le considère ainsi. Comme toute démonstration consiste à rattacher le point en question à quelque chose de plus général et de plus essentiel, il doit y avoir tout au moins quelque chose qui est admis sans démonstration. C'est ce qui arrive pour le bonheur, la fin qui couronne toutes les autres. Les hommes désirent le bonheur, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs semblables, comme le but de tous leurs efforts.

4. Les hommes ne s'accordent cependant pas tous dans une opinion unanime sur le but final de la vie humaine. Quelques philosophes nient que le bonheur soit ce but-là, et, d'autre part, les opinions peuvent varier sur la nature du bonheur qu'il convient de chercher.

D'après quelques philosophes, le but final serait la vertu. Il n'y a aucune réponse à faire à ceux qui poursuivent ce but fermement et en se conformant à leurs maximes : on ne saurait en effet faire appel pour les réfuter à un but plus général.

Nous nous informerons néanmoins avec soin s'il y a réellement des personnes qui maintiennent fermement et solidement la vertu, et non le bonheur, comme le seul but de tous leurs efforts. Partout où il y a inconséquence et inconsistency, il est possible d'argumenter et de trouver une réfutation.

Remarquons d'ailleurs, pour répondre à ceux qui font de la vertu ou du dévouement un but : 1° que les hommes le plus souvent prouvent par leur conduite qu'ils ne considèrent la vertu que comme un instrument de bonheur. La vertu d'Howard ne consiste pas dans les fatigues et les privations que lui ont imposées ses voyages, dans les visites qu'il a faites aux plus affreuses prisons ; elle consiste dans la quantité de souffrances humaines qu'il a allégées.

2° L'affirmation que la vertu est le but de la vie est presque toujours liée à cette autre assertion que dans le cours ordinaire des choses la vertu fait le bonheur ; dans ce cas on ne fait en définitive que prendre un moyen détourné pour désigner le bonheur comme notre fin.

3° Le système absolu qui soutient que la vertu, sous la forme du renoncement ascétique, c'est-à-dire la vertu séparée du bonheur, est le but moral de la vie, tend à supprimer la distinction du bien d'avec le mal auquel la vertu elle-même est alors identifiée. Dans ce sens, en effet, c'est dans la misère que fleurit la vertu : plus nous sommes misérables, plus nous avons de dispositions pour la vertu ; plus nous rendons les autres misérables, plus nous leur donnons de chances d'être vertueux.

4° Enfin le bonheur peut être considéré comme le but de la vie, mais en même temps entendu de diverses façons. Ici peuvent reparaitre les partisans de la vertu, qui affirment que le bonheur ne saurait être trouvé ailleurs que dans la vertu ou le devoir, et non pas dans le plaisir et l'absence de toute peine. La réponse sera comme tout à l'heure : si nos adversaires sont conséquents avec eux-mêmes, impossible de les réfuter ; sinon, non.

Les opinions sont fort diverses sur la nature des choses où le bonheur doit être cherché. Devons-nous nous occuper seulement de notre bonheur, seulement du bonheur d'autrui, ou de l'un et de l'autre à la fois? Jusqu'où devons-nous étendre nos regards, — sur nos parents simplement, ou sur nos concitoyens, sur l'humanité en général, et même sur les animaux inférieurs? Sur aucun de ces points il n'est possible d'argumenter, à moins que ceux qui soutiennent chacune de ces opinions ne se mettent en contradiction avec eux-mêmes, ce qu'ils ne doivent pas faire. Nous ne pouvons prouver à une personne qu'elle doit considérer le bonheur d'autrui comme son but, à moins qu'elle n'ait déjà embrassé quelque doctrine qui implique cette conséquence, comme, par exemple, la religion chrétienne. Comment trouver une raison qui nous force à aimer les animaux inférieurs? C'est l'éducation des sentiments qui seule peut étendre les sympathies des hommes. On ne saurait réfuter le parfait égoïsme conséquent avec lui-même.

CHAPITRE VIII.

LOGIQUE DES SCIENCES POLITIQUES.

1. La politique, dans son sens le plus large, se rapporte aux actions des hommes vivant en société.

La notion de la société ne peut être développée dans l'esprit que par l'expérience individuelle. Le premier exemple de la société est la famille, qui renferme plusieurs personnes dont la coopération mutuelle est soumise à une certaine autorité. C'est à l'occasion des aspects variés de ce petit cercle domestique que se produisent les premières notions d'autorité, de loi, de commandement, d'obéissance, de punition, de supérieur, d'inférieur, de souverain, de sujet.

Les associations plus vastes de l'école, du village, de la paroisse, de la commune, de l'église, etc., présentent, comme la famille, tous ces aspects, mais ne reproduisent plus les caractères spéciaux de la famille.

2. La science de la politique dans son ensemble est ou théorique ou pratique.

Dans la partie théorique de la politique doit être décrite la *structure* ou l'organisation de la société politique. Cette description est indispensable aussi pour préparer la partie pratique de la science. Tous les termes essentiels de la politique doivent y être définis; toutes les parties du système politique doivent y être éclaircies. A cette branche